

—

## Textes lauréats de l'édition 2023

—

**Thème du concours :**

*La mer*

—

***1er prix***

“La mer est bleue” de Camille Glâtre

***2e prix***

“La fille de la mer” de Lucy Saw

***3e prix ex-aequo***

“Espoirs en mer” de Mathias Nyckees O'Meara

**&**

“Sans peur” de Blanche Chabauty

***Prix spécial personnels & enseignants***

"20 000 lieux sous la mort" de Lorenz Henry

—

## *1<sup>er</sup> prix*

—

### **La mer est bleue**

par Camille Glâtre

Apparemment, la mer est bleue.  
Peut-être, je ne sais pas.

Tout juste éveillée par la brise fraîche et agréable d'un jour d'été, je voguais doucement. Un son paisible et régulier - le bruit feutré de la houle et du ressac, je le devinais - me berçait doucement comme une horloge naturelle à l'aiguille légèrement dérégulée. Les mouettes criaient au-dessus de moi, le vent sifflait dans mes oreilles, et les arbres émettaient un timide bruissement lorsque la barque se rapprochait du rivage.

Des centaines de sons parvenaient à mes oreilles chaque instant dans une apaisante musique maritime. J'en aurais presque oublié que j'existais, tant ma concentration reposait en l'absorption de ces douces vibrations sonores, qui résonnaient dans ma tête comme un orchestre consonant et harmonieux. C'est peut-être là qu'elle repose, la beauté de la mer... Dans sa musique plutôt que dans son « bleu ».

- Réveillée ?

C'était la voix de ma sœur, qui ramait à ma droite. Je m'étais assoupie alors qu'elle me faisait faire une promenade en mer, autour de l'île où nous séjournions. J'acquiesçai silencieusement, sans pour autant voir l'intérêt de me redresser, et je continuai ma muette contemplation du monde qui m'entourait.

Soudain, je me redressai. Un besoin d'entendre ma propre voix, peut-être, me fit l'interpeller brusquement :

- Dis...

Je l'entendis se tourner vers moi, et poursuivis, plus doucement :

- Est-il bleu, le son des vagues ? Du clapotis près de la falaise ?

Puisque la mer est bleue, le son qu'elle émet devrait l'être également. Alors ? Est-il bleu, le son des vagues ?

- Peut-être... répondit-elle sans trop d'entrain. Je ne sais pas !

Je n'eus pas droit à une réponse plus détaillée. C'est peut-être compliqué pour elle de comprendre. C'est souvent compliqué pour nous deux, de toute façon. Nous ne sommes pas nées pour nous comprendre.

Je me rallongeai, en pleine réflexion, et me concentraï sur la sensation du soleil brûlant ma peau, et sur celle du vent frappant mon visage. Les secousses de la barque créées par la houle me faisaient sautiller de temps en temps, et quelques gouttelettes d'eau parvenaient par moments jusqu'à mon visage. La mer, c'est tant de sensations, aussi... La beauté de la mer doit venir de là aussi, pensai-je. Pourquoi les gens sont-ils si obnubilés par sa couleur, son aspect ? Ne savent-ils vraiment décrire que cela ? Ne s'allongent-ils jamais comme moi sur une barque flottante, pour fermer leurs yeux et admirer le monde au-delà du visible ?

- Et le mouvement des vagues qui nous fait tanguer comme ça, et le vent et le soleil ? Est-ce que c'est ça aussi, le bleu ?

Je l'entendis hésiter :

- Non, pas vraiment... Enfin, le mouvement, si tu veux, je ne sais pas. Mais le vent et le soleil, ils ne sont pas bleus. Le soleil, c'est jaune. Et le vent, c'est incolore.

- Pourquoi ?

- Eh bien ! Parce que c'est comme ça ! Je ne peux pas t'expliquer pourquoi le soleil est jaune ! C'est comme ça qu'on le voit. Le ciel est bleu. La mer est bleue. Et le soleil est jaune.

Je soupirai, un peu déçue.

Je ne sais pas ce qu'est le bleu.

Quand on me parle de la mer, je pense à des sons, au clapotis et au ressac, aux mouettes, au vent qui siffle. Je pense à des sensations, à la barque qui vacille, au soleil qui tape et au sable chaud. Je pense à des odeurs, à des émanations fraîches qui caressent les narines. Parfois, au goût des huîtres et des moules, au sel et à l'iode.

Et pourtant, je veux savoir.

- Pourquoi tu t'entêtes à vouloir comprendre ce qu'est le bleu ? s'agaça ma sœur. Tu ne veux pas accepter ta différence et vivre avec ?

- Plus facile à dire qu'à faire ! Je veux vous comprendre, je veux tellement vous comprendre... même si vous avez tort de vivre comme ça. Vous oubliez sans cesse que tout ne tourne pas qu'autour des couleurs. Quand je vous demande une description de votre monde, les objets sont bleus, ou verts, ou bruns ; les gens sont noirs, ou blancs, ou beiges ! Comme s'ils n'étaient pas autre chose !

« Décris-moi maman », avais-je un jour demandé à papa. Pourquoi la première chose qu'il eut à dire était qu'elle avait de grands yeux bleus ? De courts cheveux blonds ? Il fallut qu'il parlât en couleurs ! En bleu, en blond, en blanc ! Mais moi, je ne vois pas le monde ! Pour moi, tout est sombre et monochrome. Depuis lors je ne sais rien d'autre de ma mère que des choses

que je ne pourrai jamais voir, jamais comprendre. Et pourtant, si je parvenais à comprendre ce qu'était le bleu, je pourrais peut-être mieux la connaître.

En apprenant que la mer était bleue, j'avais décidé que je devais savoir plus précisément ce qu'était la mer. Et en apprenant que la mer, c'était le bruit du ressac, le mouvement de la houle, l'odeur de l'iode et le goût du sel, je m'étais imaginé que les yeux de ma mère étaient comme ça. Que leur beauté reposait dans cette analogie que je n'avais pu m'empêcher de construire en moi.

A présent, je voulais qu'on me le confirme. Que les gens qui voient me le disent. Qu'ils ne disent pas que « le bleu, c'est la couleur de la mer », mais plutôt : « Oui, le bleu, c'est ça. Le bleu, c'est bien le bruit du ressac, le mouvement de la houle, l'odeur de l'iode et le goût du sel. Et ta mère avait des yeux comme ça : des yeux comme la mer. »

Mais dans votre monde, tout doit se voir. La beauté et la laideur sont des principes visuels, et le monde entier tourne autour d'eux. Il faut prendre soin de son apparence, porter des couleurs harmonieuses, avoir une taille frêle mais pas trop, des traits fins et un joli sourire, un physique parfait qui plaira aux yeux d'autrui... Pourtant, personne n'a jamais été fichu de me décrire correctement ce qu'est une apparence. Peut-être parce que personne ne le comprend vraiment. C'est juste comme ça, c'est ce qui est, comme on le voit, comme on le perçoit. C'est quelque chose qui est vrai, que personne ne remet en question parce que tout le monde le voit pareil : c'est un fait, c'est ce qui existe réellement. Cependant, toute cette facette de la réalité à laquelle les gens tiennent comme à la prunelle de leurs yeux, elle m'a toujours été inatteignable.

Parce que je n'ai jamais vu le bleu. Je n'ai jamais vu la mer. Je n'ai jamais vu ma sœur, ni les gens, ni le monde, ni moi-même. Et parce que mon seul moyen de m'insérer dans votre monde auquel j'ai sans cesse l'impression de ne pas appartenir, c'est de parler, de vous poser mes questions qui vous importunent tant, et de ressentir par mes autres sens ce que vous expliquez toujours si simplement par la vue.

Au rapprochement soudain du chuchotement des arbres, je compris que nous nous rapprochions du sable. La promenade était finie. D'un coup, l'oscillation de la barque s'arrêta, et je sentis la stabilité de la terre ferme. Encore un peu étourdie, je tentai de me remettre sur mes pieds, mais je manquai de chuter. Ma sœur me prit par le bras et me guida en-dehors de la barque, et je sentis immédiatement la douceur du sable brûlant sous mes pieds nus. Je ne pus réprimer un sourire.

- De quelle couleur est le sable ? demandai-je, intéressée.
- Euh, blond ? Parfois blanc. Parfois même doré. Ou quelquefois noir.
- Vous ne pouvez pas vous décider ?

- Ce n'est pas une question de décision, c'est juste comme ça ! Ça dépend des endroits, et de quoi il est composé, je suppose.

- Et le soleil ? Il n'est que jaune ?

- Parfois il est orange, aussi. Quand il se couche.

- Mais la mer n'est que bleue ?

- Oui. Ou plus rarement verte. Souvent quand elle est trouble, ou sale.

Je soupirai, puis répondis, mon sourire s'agrandissant à chaque mot :

- C'est bien ce que je me disais. C'est inutile de décrire les choses par leurs couleurs, puisqu'elles changent tout le temps dépendant des endroits, de l'heure ou des saisons. Une feuille, c'est vert, mais pas en automne. Le sable, c'est jaune, mais parfois blanc dépendant des plages. Le soleil, c'est jaune, mais orange quand il se couche. La mer, c'est bleu, mais pas quand elle est sale. Pourtant, les feuillages chuchotent de la même façon en été et en automne. Le sable reste le même sous mes pieds, qu'il soit jaune ou blanc. Le soleil chauffe la peau, qu'il soit midi ou vingt heures. Et la mer sent l'iode, qu'elle soit claire ou trouble ou propre ou sale.

Elle ne me répondit pas, et se contenta de me prendre la main et de me reconduire à la maison. J'avais peut-être raison, après tout : la vue, c'est un sens fluctuant, on ne peut pas décrire les choses en ne se reposant que sur lui.

Apparemment, la mer n'est pas vraiment bleue.

C'est une eau comme les autres, elle est transparente. C'est une histoire de lumière et de longueur d'onde, et de réflexion de la couleur du ciel, qui la fait apparaître comme bleue. Je n'y comprends rien, comme je ne l'ai jamais vue, mais honnêtement cela m'est égal. Après tout, quel est l'intérêt de comprendre ce qu'est le bleu, quand on vit dans un monde où il n'existe pas ?

Car je vous l'assure : quand on ferme ses yeux et apprécie les choses avec le cœur plutôt qu'avec les yeux, le monde n'en est pas moins coloré.

## *2<sup>e</sup> prix*

—

### **La fille de la mer**

par Lucy Saw

Bleu, c'est la seule couleur que je peux voir. Bleu. Bleu comme la mer, bleu comme les yeux de mon père, la seule chose qu'on avait en commun. Je suis entourée de bleu et c'est sans doute la plus belle vision que j'aurai de ce monde. Je ne sens plus mes bras ni mes jambes, flottant dans des abysses cyan, la panique remonte dans tout mon corps, hérissé les poils que je n'ai pas réussi à annihiler. Ceux qui disent que l'on voit sa vie défiler devant ses yeux juste avant de mourir colportent des mensonges ridicules. Me voilà aux portes du purgatoire et je m'efforce de trouver une seule raison pour ne pas quitter cette terre. Je me concentre, aussi fort que la pression de l'eau sur mes tempes me le permet, à quelque chose qui me rendrait heureuse. Hélas les seules choses que mon cerveau dysfonctionnel a réussi à collecter sont : la photo de ma mère et mon poivrot de père, et l'unique fois où ma mère m'a raconté leur rencontre. En clair pas grand-chose pour qu'une adolescente de dix-sept ans, méprisant son géniteur, ait envie de survivre.

Je suis toujours allongée dans ce liquide bleuâtre qui mène sans aucun doute à ma mort. Est-ce une intervention divine ? Mon subconscient me joue-t-il des tours ? J'entends la voix de ma mère, distinctement, avec ce petit tremolo à la fin de ses phrases qui m'exaspère tant, me faire la morale comme j'en ai l'habitude : « Si ces souvenirs te sont revenus, c'est qu'en réalité tu aimes ton père ». Pour une thérapeute, sa voix est plus un sujet de torture que de bien-être. La vérité est que je n'ai jamais connu mon père et ça me convenait. Je veux me ressaisir mais il est trop tard, cette idée a déjà pris place, s'est implantée et pollue ma tête. Au fur et à mesure que mes poumons se vident, l'eau m'engloutit un peu plus et je sombre davantage dans les ténèbres sous-marines.

Je prends alors soudainement conscience de la douleur me pressant le crâne, de l'absence d'air dans mes poumons, de la réduction de mon champ de vision et des bulles que je ne produis désormais plus. Je vais mourir et je vais le faire seule.

J'ouvre un œil, puis l'autre, la lumière est trop forte pour mes yeux, je détourne le regard et examine la pièce. Mon dos est posé sur quelque-chose de doux et moelleux, mon corps toujours endolori et mon esprit vague. Mes bras cherchent la fin des draps et ne parviennent qu'à atteindre un autre oreiller. Le lit est si vaste, j'ai l'impression de me noyer dedans. Mon corps se

redresse avec difficulté, je serre les dents en déplaçant mon dos, du lit à son cadre. Les posters ornant la pièce sont tous des schémas et illustrations médicaux.

Une odeur atteint mes narines de plein fouet, un mélange de sève de pin et d'épine de sapin, rapide mais agréable. Des pas retentissent. Je découvre que la porte est en fait un rideau de perles pâles. Un garçon à peine plus âgé que moi entre, des vêtements pliés dans ses mains. Je réalise un peu tard ma semi-nudité et d'un mouvement, que je sais inutile puisqu'il m'a sûrement amenée ici, j'attrape la couette et dissimule mon corps honteusement. « Je pensais bien que tu serais déjà réveillée ! Je te rapporte des vêtements... » Il me regarde de haut en bas, amusé «... décents. » Il pose la petite pile sur une chaise sans me quitter des yeux et part sans demander son reste avant que je puisse articuler un « Merci. » enroué.

J'attends que le silence redevienne le maître mot et que seule ma respiration résonne dans la salle étrangère pour sauter du lit et me précipiter sur la pile de vêtements.

Je me scrute dans cette robe nacrée à manches courtes bouffantes, un col carré, allant jusqu'à mes genoux et la chaîne en or que je porte constamment sur moi, comme si je me découvrais pour la première fois. Le miroir me renvoie un reflet inconnu. Tout est parfait, une image pour laquelle vivre. Qui qu'il soit, cet homme a très bon goût en matière de vêtements de femme. Ce qui semblait une bonne idée me paraît maintenant inquiétant. Pendant que mille et une questions sans réponse fument dans mon esprit une nouvelle présence se matérialise dans l'encadrement de la porte « Marine ? ». Ma tête virevolte si vite que mon cou manque de céder, je me jette comme jamais auparavant dans les bras de celle qui m'a mise au monde « Maman ! ». Mon étreinte se veut forte, mais je ressens le conflit interne de ma mère lorsque qu'elle me serre en retour. Elle hésite entre être heureuse ou me faire la morale, mais son conflit ne dure pas « Qu'est-ce qu'il te passe par la tête ! Ce n'est pas possible d'avoir des vacances avec toi ! Je suis censée faire quoi quand je te retrouve systématiquement chez un inconnu ? Tu peux me le dire ça Marine ! ». Son laïus se fait vieux, je pourrais presque le réciter comme un poème. Sa question appelle une réponse mais je préfère jouer avec ses nerfs « De quoi tu t'inquiètes ? C'n'est pas comme si je couchais à droite à gauche avec des inconnus et que tu venais me chercher. Quoique notre hôte soit très intéressant. ». Elle fulmine et je le vois aussi clair que de l'eau de roche. Je me prépare psychologiquement à la suite de son concerto à une voix. Je déteste quand elle me fait la morale, car ma mère a la mauvaise habitude de répéter ses arguments « Je ne comprends pas comment j'ai pu avoir une enfant aussi compliquée ! J'ai dû faire quelque-chose de mal dans une autre vie. Je suis psy et je ne peux même pas m'occuper de mon enfant. ». Ses répliques me piquent toujours autant. « Quand est-ce que ça va rentrer dans ta petite tête ? Ton cerveau devra évoluer à un moment la miss. Tu es tout le temps sous l'eau et tu cours de graves dangers, il faut vraiment que je te le dise à chaque fois ? ». Les profondeurs abyssales de la mer, c'est ma maison

ça rime avec ma vraie famille, mais je sais qu'à chaque fois que je m'en rapproche, je perds un tout petit plus de vie. Je ne peux pas y résister, c'est comme une drogue. « Marine tu m'écoutes ? J'aimerais qu'à l'avenir tu te contrôles ! » Je me concentre sur le débit de parole de ma mère sachant que le monologue est bientôt fini « Je pense que quelqu'un devra rester avec toi à tout moment, pour t'empêcher de recommencer, puisque le reste ne semble pas fonctionner. ». Je ne m'attendais pas à celle-là. Cette discussion prend une tournure bien moins sympathique d'un coup. Mon attention est figée aux lèvres de ma mère et au secret qu'elles renferment. La connaissant, elle va vanter les mérites de cette personne, sachant pertinemment que c'est elle-même. « Je me suis dit, puisque tu ne m'écoutes pas que tu devrais écouter quelqu'un de ton âge. » Qu'est-ce qu'il se passe ? Ne me dites pas que... « J'ai décidé que Tony t'accompagnerait partout où tu iras. Il étudie la médecine et a besoin d'argent, donc je lui en propose en échange de ta garde. » Je suis bouche bée ; ma mère m'a vendue au mec de tout à l'heure ! « Je n'ai plus huit ans, je peux m'occuper de moi toute seule ! Je n'ai pas besoin d'un baby-sitter ! » Comment peut-elle me faire ça ? « Eh bien commence à te comporter en adulte et je te traiterai comme une adulte ! Tony est libre, j'ai de l'argent, c'est aussi simple que ça. J'ai besoin de vacances, et de vraies. Tu pourras trainer avec lui, ça ne te dérangeait pas tout à l'heure. Tout le monde y gagne et tu t'y plieras. C'est un ordre ! » Je fais la moue, ma mère cache bien son jeu, un couteau si profond dans mon dos a dû embrocher mon cœur de l'autre côté.

Tony. C'est donc son prénom. Mes sentiments sont ambigus : je me sens trahie, j'ai honte mais je suis excitée et curieuse de savoir où tout ça va me mener. Peut-être que le fait que Tony soit avec moi tout le long du séjour me réjouit réellement. Non. Ça ne peut pas être le cas. Je dois reprendre les choses en main,

Tony est payé par ma mère pour m'empêcher d'aller dans la mer, il n'y a pas de quoi se réjouir. « Ça te fais plaisir on dirait. » Une résonance chaude vient me chatouiller l'oreille, je lève la tête de mon assiette pour voir de qui elle provient même si j'ai déjà ma petite idée. « Tony » Oh mon dieu ce prénom va me rendre folle. Je tente de le dire sans chuchoter afin qu'il comprenne que je ne suis pas satisfaite de la situation dans laquelle je me trouve, avec lui. Il sourit, le restaurant semble soudain s'illuminer. « Tu connais mon prénom. Cool. Moi en revanche je ne connais pas le tien. Est-ce que tu as fait des recherches sur moi 'bikini' ? » Soudain le flux d'oxygène allant dans mes poumons ou mon cerveau se stoppe. Il semblerait qu'en sa présence, respirer devient un effort et non plus un mécanisme. Je le regarde dans les yeux, mortifiée par la honte. Ma mère regagne sa place en face de moi, elle arbore un sourire narquois. « Tony, merci de nous avoir rejoint, Marine est ravie de passer du temps avec toi ! » Elle lui fait un clin d'œil, lorsqu'il tire sa chaise à côté de la mienne, « C'est ce que j'ai cru comprendre. Mais tout le plaisir est pour moi... Marine. » Mon prénom est des plus



basiques, certains le dirait même sans saveurs, mais ma mère a dû avoir un don de voyance parce que la mer n'a depuis pas quitté mon esprit. Alors pourquoi dans sa bouche sonne-t-il si différent, si beau. Je sens mon prénom résonner en moi avec sa voix. Le rouge doit m'être monté aux joues puisqu'ils rigolent comme des baleines.

Nous sommes allongés sur le sable depuis plus de trente minutes et je n'en peux plus de savoir être en sa compagnie, c'est rassurant et énervant. Je feins le sommeil depuis une dizaine de minutes lorsque la mer me nargue de ses petites vagues qui caressent mes pieds. Ce que je désire plus que tout c'est d'ouvrir les yeux et fuir me réfugier dans les bras de la Méditerranée. Quelque-chose ou plutôt quelqu'un me retient, mes yeux restent clos, je préfère me perdre dans ma rêverie que d'ouvrir les yeux et revenir au monde réel dans lequel il existe.

Un son grave et profond m'arrache à mes fantaisies, une sensation pétillante dans le bas de mon ventre ; une sensation qui ne m'est pas inconnue, familière même. Et sans le vouloir mon regard se pose sur Tony, pour me rendre compte que lui ne faisait que m'observer depuis ma prétendue sieste. Nos iris se bloquent l'un dans celui de l'autre, j'en profite pour apprendre chaque particule de ses yeux, bouts par bouts. Sa pupille est entourée de lames dorées venant se loger dans des arbres d'émeraudes jusque dans les racines de leur tronc. Je sais qu'il me dévisage aussi, mais tout ça me paraît étrangement normal.

Je détourne le regard en premier et lamentablement je rougis. Tony se lève, me tend la main pour m'aider à me relever, sans détacher son regard de mon visage, et j'aperçois de nouveau son sourire qui me fait tant d'effet. On aurait presque dit le début d'un film. Ma paume dans la sienne, je sens la chaleur de sa main irradier mon corps graduellement alors qu'il m'attire vers la crête.

Tout se passe très vite, je marchais et d'un coup je suis plaquée contre le torse nu de Tony. Je peux humer son parfum que j'avais déjà senti dans sa chambre, je perçois les muscles de son buste, ils sont définis et fermes. J'ai trébuché comme une idiote et il m'a protégée du sol en tombant avec moi. Mon cœur bat la chamade si fort qu'il assourdit les bruits alentours. A cet instant précis, moi dans ses bras, nous deux sur la plage, j'espère que le temps s'arrête.

Le drame passe, mais il me tient toujours fermement, un moment de suspension durant lequel aucun de nous ne parle. « Tony » Ses mains désertent mes hanches, où il m'a obligée à mettre de la crème solaire criant au cancer de la peau. Il m'aide à me relever, avec des bras semblables à du béton armé, avant d'en faire de même. « Tu es tombée, je t'ai rattrapée. Je te rattraperai toujours Marine. » Je lève la tête pour voir s'il se moque de moi. Je scrute son visage où j'essaie de déceler ne serait-ce qu'une once d'humour. Rien. Il a l'air très sérieux. Ses boucles noires partent dans tous les sens sur son front, il me fait penser à cet acteur dans le film de plage. « Tu me fais

un : Tu tombes on tombe à la Baywatch ? » Ses yeux se plissent, et il éclate de rire. Je l'entends faire écho à travers mon âme, si pure, si candide. « Tu veux dire Backdraft , le film avec les pompiers ; Baywatch, c'est la série sur les maîtres-nageurs. » Je ne réponds pas, il a raison et je le sais mais mon erreur n'était pas fortuite, il ressemble à Matt Brody dans la reprise, c'est flagrant. Il rapproche sa tête de la mienne, mon cœur fait un bon et bat dans ma poitrine comme pour la déchirer. Instinctivement je recule et regrette immédiatement mon geste. Ses mains n'ont pas quitté les miennes. « Est-ce que tu me fais confiance Marine ? » Ses mots atteignent mon cœur, instantanément. « Oui ».

Je le suis docilement alors qu'il m'emmène sur une petite falaise, faisant office de plongoir pour les nageurs. Nous arrivons au bord de la falaise, il lâche ma main et pointe vers l'eau « Regarde 'bikini', on va sauter d'ici. Mais seulement si tu me promets de revenir à la surface directement après. A toi l'honneur. » Je me moque de lui en fixant les profondeurs qui m'attirent. « C'est ton côté médecin ou l'argent qui parle 'Baywatch' ? Parce que c'est pénible. » Je le pousse, il perd l'équilibre et se retrouve dans les airs direction l'eau, je lui fais un signe d'au revoir de la main avant de le rejoindre avec un plongeur.

Les jours passent et je ne me noie plus, je nage dans le bonheur, avec Tony surtout. Nous sommes de retour à la plage. Nous nageons dans le bleu profond trop familier de la mer, même si cette fois c'est différent. Tony me surveille comme une poule ses œufs. Je porte un maillot assorti au sien sous ses instructions, plus évident pour me retrouver a-t-il dit. Le rouge du nylon contraste avec le bleu de mes yeux mais fait ressortir les pointes des cheveux de Tony, et effectivement on ne voit que nous dans l'eau. Malgré mes efforts, et Tony, j'ai pourtant l'irrésistible envie d'aller rejoindre mon royaume sous-marin. J'accoste Tony et lui susurre à l'oreille « Je reviendrai, promis. ». Je prends une grande inspiration et je plonge avant d'entendre que Tony clame « Non ! ».

Sous l'eau de la mer, la vie semble plus tranquille, paisible et sans bruit. Mais il y a cinq minutes j'ai promis à Tony de remonter alors j'avance mes bras, mais l'envie de rester est plus forte que tout. Une voix me dit de rester. Je laisse le sol me happer, renonçant à Tony, renonçant à revenir. Un rayon brise la mer devant moi, un espoir. Dès lors je donne un coup de pied sur le sol comme pour rejeter la mer et je nage pour atteindre la surface où Tony doit m'attendre avec impatience. Je nage toujours mais l'air me manque et la terre est encore loin. Les bulles d'air me fuient en m'agitant pour rejoindre le monde des vivants. Je me bats pour parvenir au-dessus des vagues. Le monde disparaît et mon corps devient inerte.

Je crache comme pour sortir mes poumons de mon corps. L'eau quitte mon système et je reprends conscience. Tony est penché sur moi ; il semble furieux. Oh non. Il croit que j'ai fait exprès. « J'ai essayé de remonter à la surface, Tony, je te promets, je me suis battue vraiment battue pour arriver

à temps j'ai... » Il me coupe la parole, sa voix sans appel et sa main sur mes épaules, nos corps mouillés et salis par le sable « Marine, ça va ? ». Je me calme, Il a dû me voir dans l'eau avec mon maillot de bain. Tony est inquiet pas furieux. « Oui... 'Baywatch', je crois que ça va. Merci. » Il soupire de soulagement comme si c'était la première fois depuis un long moment qu'il respirait.

Ses mains lâchent mes épaules et dessinent des sillons entre ses cheveux y ajoutant du sable. Je glousse et tends la main pour retirer les grains dans sa chevelure. Il se fige et me regarde intensément, ma main s'arrête d'elle-même. Nous nous toisons, c'est devenu notre jeu favori. Mes mains descendent et s'agrippent délicatement à son cou. Ses mains se logent dans mes cheveux, nos nez collés, respirations emmêlées. « Comment tu m'as sauvée ? » Ses yeux sont fermés, nos fronts s'embrassent. Il chuchote ses mots comme de peur d'être entendu, comme s'il avait honte. « Je t'ai fait un massage cardiaque, et comme tu ne te réveillais toujours pas, je t'ai fait du bouche-à-bouche. » Il est profondément touché par les derniers événements, je le réalise maintenant. « Pour un job d'été tu es drôlement dévoué. » Je le taquine, son rire est doux et court. Je mets de l'espace entre nous pour enlever la mèche dans ma bouche. Il lève ses yeux vers moi et un flot d'émotions me submerge. L'iode marin avait déjà séché sur son visage pourtant ses joues sont couvertes d'eau salée. « Je te rattraperai toujours Marine. Je veux devenir médecin. Mon but est de sauver les gens. » Il prend une pause comme pour réunir ses idées, il est frustré « Pourquoi est-ce que tu veux tant te noyer ? » Mon cœur se serre, j'assimile enfin que Tony est la chose la plus précieuse que j'aie sur cette terre, avec ma mère. Ses mains sont désormais nichées dans les miennes. Je les pose près de mon cœur. J'écrase mes lèvres sur les siennes comme j'en rêve depuis si longtemps. Un feu d'artifice prend forme dans le bas de mon ventre. Je ressens sa passion, sans aucun mot nos lèvres parlent pour nous comme pour dire « Il n'y a rien que tu puisses y faire, Tony. Je retournerai toujours à la mer. Même si j'ai passé les plus beaux jours de ma vie, ces dernières semaines, avec toi à mes côtés, je suis une cause perdue. »

Nos visages se dissocient finalement. Il ravale ses paroles et se retient d'éclater en sanglots, je le sens. Sa bouche qui clouait mes lèvres quelques instants plus tôt, parcourt mon visage comme pour le mémoriser, il me couvre de baisers, tendres et brefs ; mes joues, mes yeux, mon nez et mon front. Son bras vient enfermer ma tête contre son torse, je l'entends renifler au-dessus de mes cheveux, mon cœur se pince. Il est debout et me porte sur son dos, en route pour la falaise.

« Tiens-moi la main, s'il te plaît Marine. » En cet instant précis mon nom n'a jamais sonné aussi bien que dans sa bouche, les larmes montent. Côte à côte nous observons le liquide azur qui nous attend. « Je ne peux pas t'empêcher d'y aller, mais je ne supporterai pas de savoir que tu y as laissé ta vie, seule. Tu es vraiment une fille de la mer 'bikini'. » J'acquiesce légèrement. « Une fille de la mer ? Comme le savon ? » Son rire fait trembler

les roches, brise mon cœur un peu plus. « Tu tombes on tombe, pas vrai ? » Je maintiens nos doigts enlacés, il n'y a plus de doute, plus d'échappatoire. « N'oublie pas de me rattraper 'Baywatch'. »

L'air siffle dans nos oreilles, nos mains en l'air, notre silence pèse lourd et nous tire vers le tréfonds. Pardon maman... Nous nous en allons naviguer vers les abîmes de l'eau. Je vais lui faire découvrir mon monde. Pardon maman... Lui et moi, pour toujours. Pardon maman... Mes paupières font disparaître le monde et l'eau nous avale. Pardon maman...

La mer est l'endroit le plus beau et silencieux du monde. Si je pouvais y vivre je serais heureuse, mais je suis venu ici pour y mourir. Pardon maman...

Bleu, c'est la seule couleur que je peux voir. Bleu. Bleu comme la mer, bleu comme les yeux de mon père, la seule chose qu'on avait en commun. Je suis entourée de bleu et c'est sans doute l'une des plus belles visions que j'aurai de ce monde. Je ne sens plus mes bras ni mes jambes, flottant dans des abysses cyan, l'excitation hérisse les poils du bas de ma nuque. Me voilà aux portes du purgatoire et je vois ma vie défiler devant mes yeux. Je me concentre, aussi fort que la pression de l'eau sur mes tempes me le permet, et je revois ces quelques jours passés avec Tony. Ça donnerait presque envie de survivre.

Je suis toujours allongée dans ce liquide bleuâtre qui mène sans aucun doute à ma mort. Je me tourne vers Tony, sa main serrant toujours la mienne, dans ses yeux la peur se mélange à l'amour, il me sourit et tente une grimace, je ris, crache des bulles. Au fur et à mesure que nos poumons se vident, l'eau nous engloutit un peu plus et nous sombrons davantage dans les ténèbres sous-marines.

Je prends alors soudainement conscience de la douleur me pressant le crâne, de l'absence d'air dans mes poumons, de la réduction de mon champ de vision et des bulles que je ne produis désormais plus. Je vais mourir et je vais le faire avec Tony. La dernière image que j'aurai de ce monde sera sa grimace et pour lui mon rire.

### *3<sup>e</sup> prix ex-æquo*

—

## **Espoirs en mer**

par Mathias Nyckees O'Meara

Les adieux faits, la bise du nord du Pacifique resserrait son étreinte. L'embarcation qui nous abritait, l'individu taciturne avec lequel je partagerais ce voyage et moi-même, était jonchée des fourrures que nous troquerions contre des épices et du vin dans l'espoir de faire fortune. Impulsée par nos longues enjambées dans la vase, puis par le mouvement des rames, vigoureux et coordonné, elle incisait doucement le léger épiderme de la mer. Peu à peu nous nous éloignons du rivage...

L'océan, emmitouflé dans sa mousse écumeuse, peinait à refléter le ciel, dont les brouillards ternissaient l'immensité. Dans ce voile vaporeux, notre seul point de repère, la lumière des étoiles qui le parsemaient, s'estompait doucement. L'ivresse de la nouveauté étant volatile, et les jours redondants et immuables, la monotonie s'emparait de moi. Ce que j'espérais vivre comme la découverte de l'inconnu se transformait au fil des semaines en une quête vaine dans un labyrinthe démesuré. Les allers et retours des vagues étaient à l'image des tâches que nous remplissions, supplices toujours identiques et futiles. Avec cet individu effacé dont le visage, bien que familier, me restait encore étranger, nous exécutions les mêmes mouvements machinaux, déchiquetions le même pain dur, la même viande sèche, entretenions les mêmes interactions, rares et purement utilitaires. Nos réserves, quant à elles, s'amenuisaient de jour en jour, tandis que croissait le trouble engendré par la solitude et la désorientation. Je laissais mes doigts patiner impatiemment sur un bois de pin odorant, les yeux fixés sur un horizon impassible, dont les contours se mêlaient aux volutes agitées s'exhalant des eaux opaques.

Ces semaines d'ennui et d'exaspération cédèrent bientôt la place à une agitation permanente, un vacarme assourdissant.

La mer, écumante de rage et à fleur de peau, se mit à nous harceler des jours durant, sans nous laisser un instant de répit. Les eaux, tout autour, nous tiraillaient, défigurées par le déferlement des rafales qu'incessamment, elles avalaient et recrachaient. Impitoyables, ces bataillons de lames nous ballottaient si brusquement que notre épuisement physique n'avait d'égal que notre épuisement moral. Nos bras courbaturés avaient perdu toute vivacité et

leur mouvement incertain se dissipait dans l'immensité écrasante qui nous entourait. Je titubai de fatigue, et l'emprise de mes mains engourdies sur la rame qu'elles étreignaient se défit. En m'échappant, elle me parut éclater en morceaux et ses débris sombrèrent lentement dans le gouffre qui s'animait juste sous nos pieds. L'abominable impuissance qui m'accabla m'affranchit de tout espoir et une étrange liberté empoigna mon cœur pendant quelques instants. Alors, les secousses se calmèrent peu à peu, mais, malgré la désertion de la tempête, l'azur demeurait terne et indéchiffrable.

Les vagues s'apaisant, mes sens s'assoupissaient doucement, bercés par l'envoûtant massage de ces dunes ondoyantes.

Un soubresaut me ranima lorsque je perçus un grincement, un sifflement nasillard. Mes yeux suffoquaient, en quête du faisceau de lumière qui traverserait les larmes salées et le pus sec. Une fois cette poussière infecte évacuée, j'observais avec envie la silhouette élancée d'une orque luisante et fantomatique. La bouche fendue en un rictus carnassier, elle rasait notre canot isolé en cercles serrés. Quand elle s'enfonça dans les profondeurs pour rejoindre d'autres formes aux reflets laiteux, mon regard s'égara sur la place qu'affectionnait mon camarade. Vacante.

Après une inspection plus approfondie, je me résignai à conclure, sans grande conviction, qu'il était parti, sans chercher à expliquer les détails et la raison de cette disparition. Étonnamment, la solitude que je ressentais ne se fit pas plus forte. Je compris bientôt que les maigres rations qui nous ravitaillaient depuis des semaines avaient été emportées, et que seul un tonneau avait été épargné par la tempête. Un choc avait pourtant brisé sa bonde et endommagé le bois de la barrique. Si cette dernière s'ouvrait, il ne faudrait que quelques instants pour que son contenu se déverse sur le sol, avant d'être bu goulûment par les fourrures, les lattes du plancher et la crasse qui les tapissait, et ma gorge ne serait qu'à peine apaisée.

Démuni, je m'allongeai, et lorsque je respirais, l'odeur nauséuse de ma sueur et des ordures salées que la mer régurgitait, infiltrait mes narines. L'air se faisait sec. Assoiffé, je me consumais lentement face à la danse railleuse du soleil, qui, chaque jour, à son zénith, ravivait mes inflammations et rappelait à ma peau tendue le titillement acerbe et cinglant des méduses. Je me délectais de chaque goutte de salive, diluant les grains de sel qui obstruaient ma trachée et mon œsophage. Ma seule occupation était de tenter d'échapper à l'ignoble tentation que me procurait l'idée d'une eau fraîche et pure, contenue dans ce dernier tonneau. La surface des flots était striée des mêmes sillons que ma peau, marquée par les stigmates du manque et flétrie par cette faim qui comprimait mon estomac de crampes.

En proie au désespoir, je cherchais à discerner, au milieu des heurts inlassables des vagues, un claquement dans le lointain, annonciateur d'un rivage. Mais l'abattement soudain de ces rafales dispersait son écho dans un bleu imperturbable. Pendant ce qui parut des semaines, mon corps perdait ses fonctions une à une. Mes muscles fondaient, mes yeux brûlaient, ma chair s'embrasait, mes os se faisaient cendres. La mort dans l'âme, je clopinai vers l'arrière de ma misérable barque. Ma main, affaiblie par la faim et la soif, s'immobilisa en cherchant à atteindre le tonneau : un son creux répondit à mon geste.

Alors que je sentais ma mort venir, je crus deviner à l'horizon ce qui semblait être la silhouette d'un port. Un mirage peut-être. Je laissai le courant m'entraîner vers cet espoir nouveau et errai longuement au gré de l'eau. Le brouillard se dissipait, et, à la même cadence, le rivage prenait forme. En y voyant des bras s'agiter, je compris que si j'avais su plus tôt que la barrique était vide, je me serais éteint dans la brume.

### *3<sup>e</sup> prix ex-æquo*

—

## **Sans peur**

par Blanche Chabauty

Un jour, alors que le crépuscule baignait la ville, je l'ai vu arriver. Son bois brillant, ses canons noirs lui donnant une aura de danger, ses voiles créant des ouragans, son pavillon noir n'envisageant que le mal. Cette mer qui m'avait toujours fait rêver d'aventures était aujourd'hui la cause de mon malheur. Les courants les avaient poussés près des côtes, le vent leur montra le chemin, la mer nous avait trahie. Pourquoi diriez-vous, peut-être pour tout le mal fait, peut-être pour punir ces gens qui vivaient dans la luxure, dans l'arrogance, dans le déni du monde entier, ne voyant que leur propre vie. C'est sûrement pour cela que les hommes des mers vinrent cette nuit-là. Je le savais, cela faisait une dizaine d'années que les cargaisons étaient attaquées, pillées par ceux qu'on appelait "pirates".

J'aurais dû m'attendre au pire, ces hommes là n'avaient rien de charitable, ils ne venaient en rien pour marchander. J'aurais pu, oui, j'aurais pu prévenir de leur venue, mais cette ville n'était que malheur, et on ne m'avait jamais appris l'altruisme. Dans la sueur de cette vie, j'avais appris à survivre, j'avais appris à me battre contre les soldats pour toujours échapper à la potence. J'avais appris à voler au nez des commerçants, à arnaquer les voyageurs. Mais par-dessus tout, j'avais appris à naviguer. Cette vieille amie qu'était la mer me poussait à retrouver mes sens perdus au plus profond de moi. J'avais tout appris ; lire les étoiles, connaître les courants, savoir reconnaître les signes annonciateurs d'une tempête, les vents qui pouvaient me porter sans limite. Je savais lire, décrypter, je comprenais comme par un sixième sens la volonté des océans, de ce géant qui semblait m'avoir nourri au sein. Alors cette nuit-là, je laissai la ville périr, brûlée, hurler de terreur, je la laissai agoniser.

Ce jour-là, mon destin déjà écrit dans l'encre me rattrapa ; alors que nos chemins se croisèrent dans un coin de rue, un grand homme à l'allure nocive envahit toutes mes pensées. Le pirate livrait une lutte mortelle contre des soldats de la ville. Alors que l'homme portai un énième coup, son manteau laissa entrevoir son cou. Fait de racines noir charbon, un dessin occupait la plupart du côté gauche de sa nuque. Des portes uniques, des gravures d'un temps passé, un château à tête de gargouilles ; une ville disparue. L'homme au veston de cuir se déplaçait habilement, passant son sabre de main en main, comme si l'arme était une greffe de son corps. Mon être entier semblait enfin avoir trouvé sa raison, sa quête. Le pirate, victorieux de son combat, se tourna



vers moi. Mes sens étaient affûtés, ma peur inexistante. D'une confiance enfantine, je me jetai sur l'homme et le renversai de mon mouvement. Ma lame sous sa gorge comme menace, je décalais légèrement le col de son veston "est-ce la cité perdue ?", l'étranger riait d'un son plein de dédain "que connais-tu de cette légende ?". Un seul mot pouvait décrire l'étendue de ma connaissance : "tout".

D'un ensemble d'action, ne pouvant toutes vous les conter, j'embarquai sur le navire Pirate. Sous la force d'une promesse de richesse, sous la force d'une envie de fuir cette ville, sous la force de l'adrénaline, celle qui vous pousse à l'aventure, j'abandonnai cette ville de débauche, tournant mes chances vers une vie meilleure, vers l'horizon.

Les signes du destin qui me semblaient avoir été témoins de cette nuit-là, étaient bel et bien ma chance. Ses racines étaient bien le dessin de ces ruines que je cherchais depuis toujours.

Ma mère me laissa une chose après sa mort, un seul objet, un carnet de cuir ; des notes dignes d'un trésor. Toute sa vie, elle avait arpenté les mers à la recherche de bijoux toujours plus importants, à la recherche d'aventures vitales. Elle ne put aller au bout de ces aventures, une seule de ses quêtes resta inachevée, une seule de ses quêtes lui résista. Toutes ses recherches, tous ses espoirs étaient dans ce carnet. Étant l'unique chose de valeur que je possédais, je passai ma jeunesse à décrypter ses énigmes, ses labyrinthes. Elle m'avait tout appris à travers ce carnet, et sans le savoir, elle fut mon ticket pour cette aventure, pour cette échappatoire. Le bateau pirate était à la recherche de cette île perdue, dont tous espéraient être l'heureux explorateur. Mais personne ne savait la vérité, personne ne la connaissait comme moi je la connaissais. Cette île était comme ma maison, ces dessins, les descriptions de ma mère étaient mon issue à toutes ces souffrances qui me blessaient comme des cicatrices. J'étais la seule, oui, la seule à pouvoir la trouver.

Le carnet nous guidait, et dans ces pages, je trouvai une carte. Des océans inconnus y étaient représentés ; une zone de pics rocheux au plus à l'est, des queues de baleines sortant de la surface au sud-ouest. Des éléments formant presque un canal, un seul passage, un horizon ; le nord-ouest. Vers ce qui paraissait être une tâche d'encre, prenant une grande partie du haut coin gauche du parchemin. Vêtu d'une étoile solitaire, semblant refléter le noir charbon de l'encre, l'étoile polaire était notre seule certitude, le nord-ouest serait notre chemin.

Nous parcourûmes des milliers de milles sur des eaux inconnues, dangereuses, peuplées de créatures voulant empêcher notre avancée. L'horizon ne laissait rien transparaître, nos esprits perdus abandonnaient l'espoir. La mer était calme, bien trop calme ; aucun vent ne nous poussait, aucun courant ne nous aidait. Le moral, à chaque crépuscule, semblait se déclinier. L'étoile était notre seul repère, et elle ne semblait jamais se rapprocher, elle s'éloignait, inexorablement elle nous échappait. La mer

n'avait aucune compassion, aucune envie de nous voir réussir. Ce nouveau monde, le nord-ouest, toujours le nord-ouest devant nous, nous avait permis d'atteindre ces eaux dont parlait ma mère, mais aujourd'hui elles semblaient bien plus étrangères qu'elles ne l'avaient jamais été. Notre destination semblait être illusoire, inatteignable, au-delà de notre portée. Le soleil était pesant, il nous brûlait, il était un énième ennemi. La faim, la fatigue, les nuits de grand froid, les journées de plomb, tout nous était austère.

Mais un jour vint, où nos péripéties semblèrent cesser. Le vide de l'étendue nous laissait atteindre notre destination. Au loin, le bleu du ciel semblait perdre de son éclat. La mer, pourtant si douce, s'éveillait et montrait maintenant sa fougue. Notre loyal horizon n'était plus qu'un grand espace d'ombre, d'encre. Nous avons atteint l'extrémité de la carte.

Nous perdîmes, en quelques secondes, tout contrôle sur le bâtiment. Les voiles, d'un vent d'ouragan, changèrent de sens. D'une force attractive, d'une force dont il ne put résister, notre navire fut hypnotisé et emporté sur un sentier périlleux.

Flottant à la surface des vagues et remontant comme infiniment, un épais rideau nous faisait face. Gris, sombre, opaque, il était d'une réalité douteuse. Un grognement sourd émanait de l'obstacle, il fit frissonner tout l'équipage. Une bourrasque envola notre dernier espoir, la proue du bateau disparut dans le brouillard. Puis, nous fûmes tous, inévitablement, entraînés dans ce cataclysme, sans possibilité de nous en extraire.

Le nuage de tempête n'avait pas l'intention de nous laisser prendre la fuite, il voulait notre perte. L'épais brouillard ambiant nous empêchait de distinguer la moindre lueur. Les éclairs, tels une menace pesante, ne cessaient de se rapprocher. Les vagues se faisaient de plus en plus déchaînées, de plus en plus hautes, de plus en plus périlleuses. Le bateau perdait l'équilibre, nous n'avions que ce tas de bois comme secours, le navire ne pouvait succomber, il devait tenir.

Jamais il ne m'était arrivé de prier, jamais je n'avais demandé de l'aide car jamais on ne m'en avait accordée. Et pourtant, à cet instant de danger, une seule chose me fit garder la tête sur les épaules ; des supplications pour la vie, un besoin de vivre me brûlant de l'intérieur. Comme un miracle, l'épais brouillard me laissa entrevoir une fenêtre de lumière, une fenêtre d'espérance. Une vague image sembla se refléter dans cette eau auréolée.

Aucun mot ne peut décrire ce que j'y vis, ou ce que je crus y voir. Une ville sanctuaire, une ville de légende, une quête ; ma quête. Toutes ses descriptions de ma mère semblaient prendre vie ; ces maisons de pierres, ce château de colonnes somptueuses, ces arcs boutés, ces clochers. Tout se révélait sous mes yeux, tous ces édifices d'une beauté renversante, sournoise.

Jamais plus la cité perdue d'Atlantis fut à ma portée.

Le brouillard brisa cet instant de miracle ; il se referma sur ma destinée et celle de ma mère. Jamais je ne sus avec certitude ce qui se trouvait au-delà de la nébuleuse.

Peut-être était-ce elle, assurément c'était elle.

Le navire prit une vague trop grande, trop déchaînée, un ennemi qu'il ne pourrait battre.

Le silence de la cabine l'avait bercé. L'enfant endormie dans son nuage de plume devait sans aucun doute rêver d'aventures, et sans aucun doute, ce récit serait celui de sa vie aussi. Un jour, l'enfant saura que les prophéties existent, et il saura qu'on lui a compté la sienne. Alors ma raison ayant accompli son devoir, me poussa à détacher la douceur du volume de mes paumes. Délicatement, je déposai le manuscrit sur le meuble de bois. D'un ensemble bleu roi, l'ouvrage était unique ; le papier de pinz était somptueux, fait de léger dessin d'un flavescent venant d'un trésor perdu ainsi que des pages qui semblaient être éternelles. Et le signet, d'un vert d'espoir, s'arrêtant là où l'histoire s'accordait un répit, séparant le connu de l'inconnu.

## *Prix spécial personnels & enseignants*

—

### **20 000 lieux sous la mort**

par Lorenz Henry

*Les morts, les vivants et ceux qui sont en mer, ainsi se répartissent les êtres humains. Ni vivant ni mort, l'homo maritimus est une inconnue, une entité prise entre deux plans, un voyageur arrêté dans le temps entre un départ et une arrivée que sépare un océan de silence. Celui qui disparaît en mer demeure perdu à jamais car les flots suspendent la mort comme ils suspendent la vie, ne laissant qu'une tombe vide et un deuil avorté.*

Bercé par le roulis mélancolique de ses pensées il sursauta aux trois coups frappés sur la porte de sa cabine. Sa pipe avait terminé de se consumer au coin de sa bouche sans qu'il en eût tiré une seule bouffée depuis une bonne heure et demi, et il s'aperçut soudain que l'après-midi lui avait glissé entre les doigts.

- Monsieur ? appela une voix empressée

- Oui !? grommela-t-il en s'ébrouant pour dissiper sa rêverie.

- Le capitaine vous espère à sa table pour le dîner qui sera servi d'ici trente minutes Monsieur.

- Très bien ! J'y serai...

Sa voix parut raisonner quelques secondes et il fut de nouveau seul. Il passa dans le petit cabinet qui jouxtait la pièce où se trouvait sa couchette. Il versa d'un broc en faïence un peu d'eau dans la vasque posée sur la tablette de teck où il avait installé son nécessaire de toilette. Il se mouilla le visage avec les mains et scruta sa moustache dans le miroir avant d'entreprendre la taille des poils qui en dépassaient. Mais il retint son geste. Il était frappé de voir un vieil homme le dévisager dans la glace. Ses yeux bleus, bien qu'encore vifs, disparaissaient sous des paupières fatiguées et des cernes sombres creusaient ses orbites. Il semblait hâve et s'il eût été moins soigné on aurait pu le croire évadé de quelque bagne. Il sentit le poids de ses années d'errance ; sa vie d'aventurier que beaucoup lui enviaient ne lui avait laissé aucun répit, nul endroit où prendre racine, pas de famille vers laquelle revenir. Il était tout entier perdu en mer, ni d'ici-bas ni d'au-delà.

Il posa ses ciseaux, bourra sa pipe en prévision de la fin du dîner puis quitta sa cabine pour rejoindre la table à laquelle l'attendaient le capitaine et ses hôtes de marque. En chemin il fit un détour par le pont supérieur. La mer reflétait la lune, très pâle dans le ciel froid et immobile de la nuit. Il se pencha par dessus le garde corps et put deviner, plus qu'il ne la voyait, l'écume argentée de la houle qui venait lécher la coque du steamer. *Serait-ce si terrible de reposer dans les abysses, sans stèle ni épitaphe ? Sous la terre ou la mer, la mort n'est toujours qu'un engloutissement. Au moins en mer*

*échappait-on peut-être à la vanité de laisser une trace de son passage, ces cimetières où les morts crachent leur destin tragique à la face des vivants, les obligeant à un recueillement craintif dénué de poésie. Mais sans doute était-ce là la vraie vanité, cette volonté farouche de ne pas suivre les normes humaines, se croire libre et n'être qu'une charogne pourrissant au fond de l'eau.* Une bourrasque de vent polaire le fit chanceler l'obligeant à s'agripper au bastingage. Il tourna les talons et se hâta vers la salle à manger, abandonnant aux vagues ses pensées.

Les dîneurs étaient déjà installés lorsqu'il arriva. Une chaise vide à la droite du capitaine lui indiqua sa place. L'officier se leva et lui tendit une main ferme en souriant.

- Monsieur d'Aronnax ! Ravi de vous compter parmi nous.

- Oubliez la particule, je ne suis qu'un infâme roturier et tout le plaisir est pour moi - répondit-il avec un léger rictus amusé en serrant énergiquement la main qu'on lui proposait.

- On m'avait vanté votre esprit vif et votre franc-parler, je vois que vous êtes à la hauteur de votre réputation. J'aime ça !

On le présenta au reste de la table et ils s'assirent. Ils n'étaient que 7 : M. et Mme Moné, un industriel français et sa femme en voyage d'agrément, M. Van Vernen un banquier ventripotent au fort accent flamand, Mme Fara Gutte, une actrice en vogue à Paris dont il n'avait jamais entendu parler, M. Brard, un fonctionnaire du quai d'Orsay qui revenait de Washington, le capitaine Land et lui-même.

On lui servit une coupe de champagne. En la portant à ses lèvres il sentit les regards jetés à la dérobée par les autres invités. Ce fut l'actrice parisienne qui rompit le silence.

- Vous êtes donc, Monsieur, le célèbre Pierre Aronnax ? l'interrogea-t-elle avec l'air d'un chat qui a mis la patte sur une souris bien grasse.

- En effet Madame, pour vous servir. Répondit-il de manière exagérément obséquieuse.

- Est-il vrai que vous avez, par trois fois déjà, fait le tour du monde ? Renchérit Mme Moné, une jeune femme à peine sortie de l'enfance dont elle avait conservé une expression de curiosité empreinte de candeur.

- C'est rigoureusement exact madame. J'ai vu plus de choses ces 20 dernières années que certains hommes ne pourraient en imaginer durant toute leur existence.

- De belles et curieuses choses assurément. Reprit la coqueluche des théâtres.

- Assurément... Des choses terribles et affligeantes aussi - ajouta-t-il comme pour lui même. Mais ne gâtons pas notre dîner par de tristes anecdotes.

- Fadaïses Monsieur, l'interrompit le diplomate. Vous êtes très certainement le convive le plus passionnant qu'il nous ait été donné de croiser. Nous tous qui sommes réunis ici par la grâce de notre hôte - et il leva son verre en direction du capitaine - ne pouvions espérer compagnie plus

stimulante. Un peu avant les desserts Aronnax avait bouclé le récit de son premier tour du monde. Il répondit aux nombreuses questions qui lui furent posées avec bonhomie malgré la lassitude qui l'avait gagné après les entrées. Quand on lui demanda s'il avait déjà craint pour sa vie il ne put empêcher de longs tentacules aux ventouses monstrueuses d'envahir son esprit prêts à l'entraîner dans les abysses. Un frisson courut le long de sa nuque alors qu'il lui semblait revoir le céphalopode émergeant des eaux noires. Pourtant il ne souffla mot de la mésaventure et évoqua sur un ton badin sa rencontre avec un tigre dans la jungle de Bornéo. Le reste de la conversation fut bien moins éprouvant nerveusement ; puis, le banquier flamand, qui avait suivi les échanges avec intérêt mais discrétion, posa sa première question de la soirée.

- Quel est le plus grand enseignement que vous ayez retiré de vos voyages ?

- J'ai appris à respecter les forces de la nature et à craindre la démesure des hommes - une ombre passa sur son visage.

- Pourquoi cette distinction ? N'avez-vous point d'émerveillement pour les progrès de la science et de la technique ? - renchérit le capitaine.

Aronnax marqua un temps d'arrêt alors que l'assistance attendait sa réponse avec avidité.

- Je crois que l'homme s'est enivré de son propre pouvoir - reprit-il - et qu'il s'est abandonné à l'hubris. Le progrès technique nous a certes grandis mais ils nous rend aussi oublieux de nos propres limites. Car ce pouvoir est bien peu de choses face aux forces telluriques ou marines. Je me souviens de ce volcan, dans une île aux confins du Pacifique, dont l'éruption engloutit la moitié des terres émergées sous un déluge de feu, de cendres et de boue. On pouvait apercevoir le panache de fumée à des dizaines de kilomètres à la ronde et il faisait nuit noire en plein après-midi. La dévastation était totale et nulle avancée technique n'aurait pu nous en préserver. Mais surtout, j'y suis retourné plusieurs années après et l'endroit était transfiguré, un foisonnement de vie extraordinaire ravissait le regard où qu'on le posât. Si totale qu'elle puisse être, la destruction par des causes naturelles n'est jamais irréversible, elle n'est, par ailleurs, jamais justifiée d'idoles, elle s'accomplit sans haine ni plaisir, voilà pourquoi je la respecte. Quant à nous, nous massacrons par goût, pour assouvir notre soif de pouvoir et de richesse, sans mesure ni restriction, jusqu'à l'anéantissement de la vie, sans possibilité de résilience. Ce progrès dont nous nous enorgueillons est tel Moloch, immolant hommes, animaux et plantes dans les flammes de l'industrie. Et c'est une chose à laquelle je ne peux me résoudre.

- Quelle vision romantique ! S'écria le diplomate avec un large sourire. C'est admirable... mais je crains mon ami que le progrès ne soit inéluctable. Nous accomplissons des merveilles grâce à lui.

Tenez, cette traversée par exemple : les prodiges de la mécanique. Et, ne doit-on pas casser quelques œufs pour faire une omelette ?

- Certes, mais tous les progrès ne sont pas aussi inoffensifs. Pour une paisible chaudière de steamer combien de canons et de fusils pour nourrir les champs de bataille ? Et pour le plaisir de franchir l'Atlantique plus rapidement combien de pauvres hères ensevelis au fond des mines de charbon ? Êtes-vous si indifférent au devenir du peuple que vous servez en tant que fonctionnaire de l'État français que vous puissiez le comparer à des œufs que l'on casserait pour une recette de cuisine ? Le visage du diplomate s'empourpra et il s'apprêtait à répondre quand M. Moné, l'industriel, s'esclaffa bruyamment.

- Vous n'êtes pas un de ces « socialistes » au moins Monsieur Aronnax ?

- Juste quelqu'un de soucieux de ses contemporains et du monde qui l'entoure, si c'est ça être « socialiste » alors peut-être en suis-je un. Et pour clore ce sujet j'aimerais ajouter encore une chose...

Il inspira profondément, il savait que ce qu'il allait dire ne ferait qu'attiser le courroux de ses contradicteurs mais il ne voyait plus de raison pour continuer à se prêter à la mascarade de la bienséance sociale.

- Mes voyages m'ont permis de comprendre certaines choses... j'ai compris que nous ne sommes pas supérieurs en quoi que ce soit à quelque autre forme de vie. Je dirais même que nous leur sommes inférieurs en cela que nous leur sommes infiniment nuisibles, de même que nous sommes nuisibles à notre propre espèce. J'ai vu les ravages de la guerre, de la faim, de la cupidité et de la bassesse humaine et je suis désormais convaincu que nous ne sommes pas exceptionnels, que nous ne sommes pas les enfants chéris d'une conscience transcendante, aussi suis-je intimement persuadé de l'urgence de se débarrasser des vieilles idoles qui faussent notre perception du monde et de la place que nous y occupons.

- Vous n'êtes donc pas croyant ?! S'étonna Mme Moné.

- Dieu m'en garde Madame ! S'exclama-t-il.

- Un socialiste, je vous l'avais dit, chuchota l'industriel à l'oreille de son épouse.

- Mais que croyez-vous qu'il advient de l'âme après notre mort ? Demanda le flamand que le thème semblait intéresser.

- Rien Monsieur. Je tiens l'âme pour une chimère. Nous mourons et nous nous décomposons comme n'importe quel autre être vivant... des tas de viande, voilà ce que nous sommes, et pourtant nous avons la vanité de nous croire le nombril du monde. Ce serait risible si ce n'était pas tragique.

Sa voix était soudain devenue dure et froide. Il surprit les regards inquiets et horrifiés de certaines des personnes autour de la table. Il prit de plein fouet l'incompréhension et l'hostilité des convives. Il était seul même parmi ses semblables. Il se leva.

- Je vous prie de m'excuser, mais à mon âge on ne s'encombre parfois plus des convenances et ma méchante humeur a gâté la fin de ce charmant dîner. Capitaine Land, merci pour votre invitation. Bonsoir.

Il alluma sa pipe en sortant de la salle à manger et se dirigea vers sa cabine. Longtemps il resta sur sa couchette les yeux dans le vague, contemplant le plafond sans le voir, tout entier tourné vers le vide qui avait grandi dans sa poitrine ces derniers mois. Il se sentait vieux...

*Vieux et seul. Toute une vie à courir après l'aventure pour retrouver l'exaltation de ces mois passés sous la mer vingt ans plus tôt, hors du monde et pourtant en son cœur. Était-il jamais revenu des profondeurs ? N'y avait-il pas définitivement sombré ?*

Il étouffait. Il s'habilla et gagna le pont supérieur. La lune était désormais basse sur l'horizon et faisait scintiller la crête d'écume des vagues. Penché par dessus le bastingage il se sentit happé par le vide, attiré irrésistiblement par l'eau noire tel un papillon se brûlant les ailes à la flamme d'une lampe. Il sentait que plus rien ne le retenait parmi les vivants mais il ne put se résoudre à plonger. Il prit sa pipe et la frappa sur le garde corps pour la vider. Elle glissa de sa main engourdie par le froid et au moment où il se penchait pour la rattraper le navire fut ébranlé par un choc formidable qui le projeta par dessus bord. La chute ne dura que quelques secondes mais il eut tout le temps de réaliser ce qui lui arrivait, sans peur ni appréhension. Il heurta la surface et fut englouti par l'océan. Le froid le saisit, il sentit ses muscles se raidir alors que ses poumons lui donnaient l'impression de s'être rétractés jusqu'à n'être pas plus volumineux qu'une noix. Malgré ses yeux grands ouverts il ne distingua rien au début, puis les voiles colorés de l'anoxie couvrirent les ténèbres marines quelques secondes avant la syncope.

### **Tragédie en Atlantique nord**

Le steamer transatlantique Aurora est entré cette nuit en collision avec un objet non identifié. Il a pu cependant regagner les côtes islandaises sans plus de péripéties pour réparer sa coque endommagée. Une seule perte humaine est à déplorer. L'explorateur et naturaliste Pierre Aronnax est porté disparu. Les recherches n'ont pas permis de retrouver son corps.

Il sentit une chaleur douce et une odeur familière qu'il ne put identifier. Une odeur qui réveillait en lui des souvenirs lointains. Il ne savait pas s'il dormait ou s'il était éveillé. Il se sentait exténué. Ses extrémités étaient engourdis. Il avait du mal à ouvrir les yeux mais il percevait de manière diffuse la lueur orangée d'une lampe et une silhouette voûtée à contre-jour.

- Bonjour Monsieur Aronnax, lui dit le capitaine Némó. Il y a longtemps que je vous attendais !